

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 12 (1874)
Heft: 22

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-182806>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Porquié lo bétion à Galoubet ne medzivé pas.

Galoubet, de Mourtsi, avâi atsetâ on cayenet à la faire dè Cossené, que l'est onna rude bouna faire por clia martchandi, et c'étai pardié on brâvo bétion. Lo premi dzo que la Jeannette l'ai porta à medzi, lo caïon ne fe pas état dè vouâti son bâirè et la fenna sè peinsa que la pourra bête s'einnoivè et que n'avâi petêtrè pas accoutemâ dè medzi tota soletta. Mâlè dzo d'aprés, c'étai adè lo même commerço; pas petout la Jeannette avâi vouedi la mètra dein l'audzo, lo caïon coudessâi bin l'ai pliantâ lo mor, mâ ye bras-sâvè, fasâi dou ào trâi remauffâiès et n'ein volliâvè rein mé. Asse-bin la Jeannette ne l'ai compreniâi rein; l'avâi bio passâ la raclietta dein l'audzo po doutâ la paille et écliaffâ lè truffès boulâties dein sa man, lo cayenet fasâi adè lo gormand.

Tot parâi gosse inquiétâvè Galoubet, qu'avâi pouâire dè vairè crèvâ son bestiau; asse-bin l'alla consurtâ lo martsau qu'étai on bocon vitérinaire et que l'ai dit: eh bin crie mè quand la Jeannette l'ai portera.

Lè cein que firont. Lo martsau s'ein va dein lo boiton et cein sè passa tot coumeint dèvant

Eh bin! dit Galoubet?

Ah! ma fâ! cein ne m'ebayè diéro, se clia pourro bête ne medzè pas!

Et que l'ai ia-te?

L'ai ia que ta fenna est trâo coffa et que lo caïon s'ein dégotté!

Nous recevons d'un honorable instituteur de la Côte les lignes suivantes que nous publions volontiers, estimant comme leur auteur que si la mesure qu'il critique se réalisait, elle sera désastreuse pour l'avenir de notre instruction publique.

« Le Grand Conseil vient de s'occuper de la confirmation périodique des régents, et d'émettre le vœu que cette mesure soit consacrée dans la loi, lors de la prochaine révision scolaire.

Une telle décision se justifie peut-être en théorie; mais il importe de rechercher quels en seraient les effets pratiques dans les circonstances actuelles.

Le pays souffre de la pénurie croissante des instituteurs primaires. On en est réduit aux expédients: dans plusieurs communes, c'est une maîtresse qui a dans sa classe tous les enfants des deux sexes jusqu'à l'âge de 16 ans; ailleurs, le régent est un sujet de la moralité duquel il vaut mieux ne point parler; la pénurie est telle qu'il a fallu, comme on dit, faire flèche de tout bois. Les instituteurs consciencieux savent cela et ils en sont navrés.

Peut-on espérer que l'avenir comblera peu à peu les vides? Hélas! l'Ecole normale n'a fourni cette année que 16 régents brevetés; le nombre des nouvelles admissions n'était guère supérieur, si nos informations sont exactes. Ces chiffres, loin de combler

le déficit qui existe déjà, sont insuffisants même pour les besoins ordinaires, de sorte qu'il faut craindre que la pénurie n'aille en croissant, à moins qu'on ne prenne des mesures promptes et efficaces pour y parer.

Et c'est dans de telles conditions qu'on propose une mesure comme celle de la confirmation, qui aurait pour effet immédiat et certain, d'éclaircir encore les rangs du corps enseignant, et de détourner de cette vocation le petit nombre de jeunes gens qui se sentent disposés à l'embrasser. Si on enlève au régent le bénéfice d'une position fixe, si on livre son avenir et celui de sa famille à la merci des influences locales, qui voudra de la profession?

D'ailleurs la confirmation, loin de purger le corps enseignant des sujets qui le déshonorent, produit un effet directement contraire. L'expérience l'a prouvé. Lors de la confirmation de 1865, on fit une véritable razzia de régents, pour les causes les plus diverses; les uns furent renvoyés parce qu'étant trop consciencieux, ils avaient déplu à tel ou tel gros dos du village; d'autres, parce qu'ils étaient un peu vieux et que l'âge est évidemment un vilain défaut; d'autres encore parce qu'on avait quelques imperfections à leur reprocher et qu'un régent n'en doit sans doute point avoir. Un petit nombre, reconnaissons-le, avaient bien mérité la punition, mais précisément, par suite des nombreux vides résultant de la confirmation, ces intéressants sujets eurent toutes chances de se placer ailleurs; aujourd'hui encore ils continuent à honorer six mois dans un lieu, six mois dans un autre, la pédagogie et les pédagogues vaudois.

Voilà les résultats des confirmations des régents. »

Nous espérons que le Grand Conseil y regardera à deux fois avant de se lancer dans cette voie.

Sous ce titre: *Voyage en Asie*, M. Théod. Duret vient de publier un livre rempli de détails aussi peu connus qu'intéressants. Cette description d'une maison japonaise, qui lui est empruntée, peut donner une idée du plaisir que doit procurer la lecture entière de l'ouvrage:

Si l'on veut se faire une juste idée de ce que l'on appelle ici maison, il faut chasser l'image que ce mot éveille appliquée en Europe, pour se figurer un genre de construction qui n'a ni murailles, ni portes, ni fenêtres, et qui à l'intérieur est dépourvu de chaises, de table, de lit et de foyer. La maison japonaise est un abri fragile, exigu, construit en bois et en treillis de bambous. Pendant qu'on la construit, la maison japonaise, avec son châssis de pièces de bois et ses treillis de bambous, a l'air d'une cage; lorsque le plancher extérieur qui recouvre le tout est fixé et que la maison est terminée, elle ressemble à une boîte. Cette cabane est orientée de telle façon que l'égout du toit donne sur la rue et que le pignon adossé à la maison voisine fait avec elle plancher mitoyen.

Il n'existe, nous l'avons dit, ni portes ni fenêtres, mais une grande ouverture qui prend tout le devant de la maison. Si l'on entre, en faisant glisser le grillage à coulisse

qui sert de fermeture, on trouve d'abord un petit espace libre au niveau de la rue : là tout Japonais venant du dehors dépose ses sandales de paille ou à semelle de bois. Puis on s'élève d'un ou deux pieds au-dessus du sol de la rue, et l'on est dans la maison. Du reste, point de chaises, point de table, point de meubles, si ce n'est peut-être un coffre à tiroirs ; point de cheminée. Le fourniement intérieur — on ne peut vraiment dire l'ameublement — ne se compose que de deux objets, mais aussi de deux objets dont l'usage est universel, qui se trouvent chez le pauvre comme chez le riche, et sans lesquels la vie domestique ne saurait être : des nattes de paille et le *shibatchi*, qui, pour le Japonais, tient lieu de foyer. Le *shibatchi* est généralement composé d'une première caisse de bois, dans laquelle est placée une seconde caisse en métal, remplie de cendres et de charbons allumés. Sur ce petit feu, une bouilloire chauffe éternellement, destinée à fournir à chaque maison l'eau pour le thé, qui se prend à tous les instants du jour. Dans la maison japonaise, le *shibatchi* est le centre de tout : c'est accroupies auprès de lui que les femmes passent leur temps, c'est rangée autour de lui que la famille prend ses repas, c'est à sa faible chaleur que, l'hiver, on se réchauffe, tant bien que mal ; c'est lui, enfin, qui non-seulement donne l'eau chaude pour le thé, mais encore la braise pour allumer la petite pipe qu'hommes et femmes fument constamment.

Nous entrons dans une maison, et tout de suite une femme verse l'eau chaude dans une théière et nous offre, en signe de bienvenue, quelques gorgées d'un thé légèrement infusé. Ce qui frappe le plus chez le Japonais, c'est la petite dimension de toutes choses : la maison est petite, ou, si elle est relativement grande, c'est qu'alors elle sera composée de nombreux appartements, et ceux-ci sont petits, avec de petites cours plantées d'arbres nains ; le thé est fait dans une toute petite théière et bu dans des tasses qui ont l'air de coquilles de noix. Tout ce qui entoure le Japonais est de modeste dimension, léger, fragile ou délicat.

La coquetterie.

On a beaucoup jasé sur la coquetterie ; elle a fourni et fournit encore aux prosateurs et aux poètes un thème fécond. Voici quelques échantillons des élucubrations auxquelles elle a donné lieu :

« Etre coquette, c'est se promettre à vingt hommes et ne se donner qu'à... dix-neuf. »

« Les coquettes, lorsqu'elles sont vieilles, ressemblent à Pénélope : elles passent la moitié de la nuit à défaire ce qu'elles ont fait le jour. »

« La coquette est une girouette qui ne se fixe que quand elle est rouillée. »

« La coquette me fait l'effet de ces vins dont tout le monde veut goûter, et dont personne ne voudrait faire son ordinaire. »

Après ces épigrammes en prose, voici quelques méchancetés poétiques :

Lorsque j'entends coquette âgée
Se plaindre du siècle présent,
Je sais pourquoi de l'affligée
Le chagrin paraît si cuisant :
Ses formes étaient séduisantes
Et ses triomphes éclatants...
Elle a des raisons excellentes
Pour regretter le bon vieux temps.

Un autre coup de griffe :

Un jour, dans un miroir fidèle,
Alice vit ses traits allongés...
Ah ! quelle horreur ! s'écria-t-elle,
Comme les miroirs sont changés !

Enfin, pour terminer, citons encore ces vers :

Cidalise achète
Ses dents, ses cheveux,
Et si la coquette
N'a pas de beaux yeux,
De bouche mignonne,
Ni de plus beaux bras,
Faut-il qu'on s'étonne ?
C'est qu'on n'en vend pas.

Un avocat de grand talent, mais d'une figure ex-cessivement laide, plaidait dans un procès en sépara-tion. Emporté par l'ardeur de la plaidoirie, il maltraitait assez rudement l'époux de sa cliente ; il oubliait même les règles de la convenance ; plusieurs fois déjà le président avait été sur le point de le rappeler à l'ordre. Enfin l'avocat lança cette phrase un peu crue ; « La beauté, Messieurs, je le sais, ne fait pas le bonheur ; il est permis à tout homme d'être laid, mais encore est-il des bornes qu'il faut respecter. Eh bien Messieurs, ces bornes, M. X... les a dépassées... Je ne crois pas qu'il y ait au monde un homme plus laid que M. X... »

— Avocat, dit le président, vous vous oubliez. Toute l'assemblée se mit à rire, et l'avocat tout le premier.

Un autre jour, l'avocat dont nous venons de parler défendait un vaurien de la pire espèce, qui avait fait tous les métiers hormis les bons. Les faits étaient parfaitement établis, l'accusé avait même avoué. En présence d'une telle situation, le défenseur cherche à attendrir l'âme des jurés ; il raconte d'une voix émue la vie accidentée et tourmentée de son client. A la fin de la plaidoirie, l'accusé pleurait à chaudes larmes, et on l'entendait murmurer à travers ses sanglots : « Ah ! je ne savais pas que j'avais été si malheureux ! »

Deux jeunes filles des environs de Lausanne, qui ont fait leur première communion à Pâques, visitaient, dimanche dernier, l'exposition de peinture au Musée Arlaud. Elles s'arrêtèrent tout naturellement devant Sapho, puisque tout le monde s'y arrêtait, et voulu-rent se joindre aux concerts d'éloges qui s'échappaient de la foule.

— Que c'est pourtant beau Nanette, regarde-moi ce coassin de lit, épi ce beau velou rouge. Eh mon père que ce monsieur Gleyre savait bien dessiner !

L'autre, qui n'avait rien dit jusque-là, ajouta : « Il devait avoir une bien belle boîte de couleurs ! »

L. MONNET.